

BERCUSON, David J. *Blood on the Hills. The Canadian Army in the Korean War*. Toronto, University of Toronto Press, 1999, 269 p.

Martin Laberge

Volume 32, numéro 4, 2001

Le projet des Amériques sept années plus tard

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/704369ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/704369ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (imprimé)

1703-7891 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Laberge, M. (2001). Compte rendu de [BERCUSON, David J. *Blood on the Hills. The Canadian Army in the Korean War*. Toronto, University of Toronto Press, 1999, 269 p.] *Études internationales*, 32(4), 841–842.  
<https://doi.org/10.7202/704369ar>

question de la transition démocratique et du rôle des partis de droite dans ce processus.

Hugo LOISEAU

*Professionnel de recherche – GÉRI  
Institut québécois des hautes études  
internationales, Université Laval, Québec*

## CANADA

### **Blood on the Hills. The Canadian Army in the Korean War.**

*BERCUSON, David J. Toronto, University of Toronto Press, 1999, 269 p.*

La réponse du gouvernement canadien à l'invasion de la péninsule sud-coréenne en juin 1950 fut à la fois confuse et hésitante. En effet, l'atlantisme des décideurs canadiens – essentiellement préoccupés par la situation stratégique européenne – fit en sorte qu'ils prirent un certain temps avant de comprendre les intérêts stratégiques et politiques en jeu en Corée. L'analyse faite à Ottawa signifiait que le combat contre le communisme se déroulerait en Europe et c'est l'insistance du gouvernement américain et du Secrétaire général de l'ONU, Trygve Lie, qui poussa le gouvernement canadien à envoyer des troupes en Corée du Sud.

Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, la diminution de personnel associée à la réduction du budget alloué aux forces terrestres fit en sorte que le gouvernement canadien eut de grandes difficultés à rassembler et à envoyer rapidement les troupes demandées par les États-Unis et l'ONU. L'état-major canadien n'avait tout simplement pas les ressources nécessaires pour défendre à la fois le territoire canadien et pour

répondre aux engagements contractés avec l'OTAN en Europe, tout en envoyant des troupes en Asie. Jus- qu'alors, le commandement canadien considérait que sa prochaine intervention armée serait en Europe contre les forces du Pacte de Varsovie, situation analogue à la Seconde Guerre mondiale et qui devait laisser au pays le temps nécessaire pour réarmer et réorganiser ses forces militaires.

Qui plus est, l'absence de menace sérieuse dirigée contre le territoire canadien ne justifiait pas le maintien de forces militaires importantes au pays. La pénurie d'hommes était telle qu'en l'absence d'officiers expérimentés, l'état-major dut rappeler certains vétérans de la Seconde Guerre mondiale pour participer à l'encadrement des troupes devant être envoyées en Asie. Refusant de recourir à la conscription, le gouvernement dut faire appel à des volontaires destinés à former un corps d'armée spécial, le *Canadian Special Forces*.

Intégrés au sein de la division du Commonwealth et placés sous commandement américain, les soldats canadiens subirent un violent choc lors des premiers combats. Ayant procédé à une sélection rapide des volontaires, l'armée canadienne se retrouva avec de nombreux soldats incapables de supporter les rigueurs du climat et des opérations en Corée – c'est-à-dire, d'incessantes patrouilles, hors des chemins balisés et suivant la crête de collines peu élevées mais abruptes. Parallèlement, les soldats canadiens réalisèrent, lors des premiers contacts avec l'ennemi, que leur équipement était mal adapté aux tactiques de choc employées par les forces nord-coréennes et chinoises.

Alors que celles-ci utilisaient largement les armes automatiques – particulièrement les mitraillettes et les grenades – les troupes canadiennes devaient se battre avec des fusils à verrou mobile – conçues au début du siècle et ayant équipé les soldats canadiens lors des deux guerres mondiales. En plus, ils employaient des grenades britanniques sorties des surplus de la Seconde Guerre mondiale, même si elles étaient tellement sensibles à l'humidité qu'il était nécessaire de démonter et d'assécher régulièrement le mécanisme de mise à feu pour en assurer le bon fonctionnement.

Grâce à d'impressionnantes recherches dans les archives canadiennes, britanniques et américaines, ainsi qu'à des entrevues effectuées avec de nombreux vétérans, David J. Bercuson, professeur d'histoire et directeur du programme d'études stratégiques de l'Université de Calgary, réévalue la participation de l'armée canadienne à la guerre de Corée. Les trois premiers chapitres de l'ouvrage examinent l'état des forces armées canadiennes dans les années d'après-guerre et l'organisation des troupes envoyées en Corée, alors que les cinq chapitres suivants sont consacrés à la description et à l'analyse des opérations auxquelles les Canadiens participèrent. Se distinguant des histoires officielles, Bercuson réexamine la participation militaire canadienne au conflit et l'impact de la guerre sur l'armée canadienne.

À la lumière des lacunes et des ratés de l'intervention canadienne, l'auteur démontre comment la guerre de Corée marqua un point tournant dans l'organisation des forces militaires canadiennes. En effet, celui-ci

juge que les troupes envoyées en Asie furent les premiers éléments de ce qui allait devenir les forces de maintien de la paix de l'ONU. Conséquence des événements coréens, le gouvernement réalisa qu'il devait posséder des troupes bien entraînées, capables d'intervenir rapidement dans le cadre des interventions de l'ONU.

L'ouvrage de Bercuson est bâti sur d'impressionnantes bases documentaires et son argumentation est solide et persuasive. Il est cependant dommage que l'auteur ne procède pas à une comparaison, aussi limitée soit-elle, avec les autres pays impliqués dans le conflit coréen. À titre d'exemple, une comparaison des performances et de la nature de l'équipement des troupes britanniques, australiennes ou néo-zélandaises aurait permis de savoir si le manque de préparation et d'entraînement était propre aux troupes canadiennes ou si la situation existait chez les autres membres des forces onusiennes. Néanmoins, il s'agit là d'une lacune bien faible par rapport à la qualité générale de l'ouvrage qui propose une réévaluation équilibrée et convaincante de l'intervention militaire canadienne en Corée.

Martin LABERGE

*Département d'histoire,  
Université de Montréal, Canada*

### **Vanishing Borders, Canada Among Nations 2000.**

*MOLOT, Maureen Appel and Fen Osler  
HAMPSON (dir.). Don Mills, Oxford  
University Press, 2000, 341 p.*

Troisième volume d'une série commencée en 1998, l'édition 2000 de « Vanishing Borders » se veut un